perspectivia.net
Publikationsplattform für die Geisteswissenschaften

Pariser Historische Studien

Bd. 29

1990

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung – Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Christian Amalvi

La défaite „mode d'emploi": Recherches sur l'utilisation rétrospective du passé dans les rapports franco-allemands en France entre 1870 et 1914

S'il est un phénomène qui a longtemps constitué une pomme de discorde majeure entre la France et l'Allemagne et qui n'a cessé d'alimenter leurs querelles fratricides, c'est l'interprétation de l'histoire: la plus récente (ravages commis par Louis XIV et Napoléon outre-Rhin, par exemple) comme la plus ancienne (appréciations divergentes de l'influence des invasions germaniques en Gaule; débats passionnés autour du rôle de Charlemagne, etc.), sans oublier naturellement les polémiques sur l'appartenance nationale de l'Alsace. Nous n'avons pas la prétention de résumer en quelques pages l'histoire houleuse de ces batailles historiographiques engagées entre spécialistes, ni même de rappeler comment ces stéréotypes nationaux formèrent un véritable „légendaire" (Raoul Girardet) que les manuels d'histoire de la troisième République diffusèrent dans la mémoire collective[1]. Nous aimerions seulement retracer les efforts tentés après 1870 par des hommes politiques, des historiens, des littérateurs de vulgarisation, – pour retrouver dans le passé national des événements politiques et militaires comparables aux désastres subis par la France pendant „l'année terrible" et pour tirer de cette confrontation des leçons valables pour le présent et pour l'avenir. Le frère de Tocqueville a d'ailleurs résumé, en octobre 1870, leur dessein, qui s'est développé aux beaux jours de la „Revanche" entre 1871 et 1889 et s'est prolongé parfois jusqu'en 1914: „En présence de l'invasion des hordes allemandes, notre devoir comme notre intérêt nous conseillent de demander aux fastes de l'histoire comment dans d'aussi redoutables circonstances notre nation a été délivrée de ses oppresseurs"[2].

[1] Voir Pierre NORA, Lavisse, instituteur national, dans: Les Lieux de mémoire: I. La République, Paris 1984, pp. 247–289.

[2] Edouard DE TOCQUEVILLE, Les Pèlerinages et les questions sociales, Paris 1873, p. 3. – Le vicomte cite ici son propre „Manifeste d'un simple citoyen" publié le 7 octobre 1870 dans les journaux du département de l'Oise.

Rappelons seulement, pour mémoire, que cette volonté de récupération du passé n'a rien de surprenant en France, pays où il est de tradition de faire en permanence de l'histoire un enjeu idéologique déterminant et de placer un événement politique ou militaire de premier plan dans une perspective historique. Les plus grands parmi les hommes politiques et les historiens de la période envisagée ici ont d'ailleurs donné l'exemple: le premier janvier 1871, Fustel de Coulanges dresse, pour les lecteurs de la „Revue des Deux-Mondes", un parallèle entre Louvois et Bismarck et, en septembre 1914 à Bordeaux, Albert de Mun s'écrie en apprenant la victoire de la Marne: „Dieu sauve la France, comme il l'a sauvée déjà à Poitiers, Bouvines, Orléans, Denain et Valmy"[3].

Quatre périodes, entre autres, – qui n'ont d'ailleurs pas toujours de rapport direct avec les relations franco-allemandes, – sont ainsi mises en parallèle avec la guerre de 1870: la conquête de la Gaule par César; les invasions „barbares"; la guerre de Cent ans; les luttes franco-prussiennes de 1806 à 1815. Pour la première période, les auteurs ne se contentent pas de dresser des analogies explicites entre Alésia et Sedan („Cette histoire, vieille de vingt siècles, renferme des points de ressemblance frappants avec l'état de la France pendant l'année maudite de 1870")[4], ils assimilent, sans sourciller, la conquête de la Gaule par César à l'occupation de l'Alsace-Lorraine par les Prussiens:

> „Nous ne pouvons admettre non plus que les Romains aient apporté le bonheur à nos ancêtres en occupant leur pays après avoir tué ou emmené en captivité un grand nombre de ses habitants. (. . .)
>
> (Les empereurs romains) créèrent des routes, ils instituèrent des marchés. Les monuments qu'ils élevèrent de tous côtés furent remarquables et rappelèrent ceux de Rome; nous le voulons bien, mais tout cela peut-il faire oublier la patrie asservie.
>
> Strasbourg s'est accru depuis 1870; l'Alsace et la Lorraine ont quelques routes de plus, quelques chemins de fer. Cependant Strasbourg et l'Alsace pleurent toujours leur indépendance!"[5]

On reproche enfin à Jules César d'avoir par sa conquête de la Gaule en

[3] Numa-Denis FUSTEL DE COULANGES, La Politique d'envahissement – Louvois et M. de Bismarck, dans: Revue des Deux Mondes, 1er janvier 1871, – article repris dans: Questions historiques, Paris 1893, pp. 473–504.

Cette phrase d'Albert de Mun est citée par le Dictionnaire des parlementaires français de 1889 à 1940, Paris 1972, t. VII, p. 2541.

[4] Ernest BOSC et Lionel BONNEMÈRE, Histoire nationale des Gaulois sous Vercingétorix, Paris 1882, p. XVI.

[5] Ibid., p. XVI.

quelque sorte montré „aux ancêtres des Prussiens le chemin de notre patrie"[6].

L'identification des Allemands aux „hordes barbares", aux Huns qui ont déferlé sur la douce Gaule est un poncif si répandu dans l'historiographie française qu'il n'est guère nécessaire de s'y attarder; signalons cependant un échantillon typique de ce genre de littérature analogique: „En l'an 451, Attila, que la postérité a nommé le fléau de Dieu, fond sur l'Europe à la tête de ses hordes barbares au nombre de 500 000 combattants. „A l'impétuosité du Tartare, dit un historien, il joignait la dissimulation que tient en réserve la colère, et la patience qui attend l'occasion." (Ne croit-on pas lire le portrait du roi Guillaume et de son grand chancelier?)."[7]

Le thème des invasions barbares comprend parfois une variante qui assimile les Allemands aux pirates normands; on relève, par exemple, cette comparaison dans le manifeste d'un groupe nationaliste lyonnais de 1899, „Terre de France":

> „Pendant que Celtes et Gaulois, héritiers des paladins de la Chevalerie et des géants de la Révolution, la coupe à la main, une chanson aux lèvres, célèbrent à l'envie la Paix universelle et la Fraternité des peuples, les arrière-petits-fils des pirates Normands et Saxons profitent de cet instant pour frapper par derrière, la Nation magnanime, généreuse et confiante, qui n'a pas craint de verser son sang sur maints champs de bataille pour l'humanité, la liberté et l'indépendance de plusieurs.
>
> Descendants de pillards, ils ne peuvent pardonner aux héritiers de Charlemagne les vertes leçons que notre aïeul a données à leurs pères."[8]

La guerre de Cent ans, en général, et les désastres du XIV[e] siècle, en particulier, ont suscité une littérature historiographique particulièrement abondante; l'analogie entre les défaites de Poitiers et de Sedan est, il est vrai, singulièrement frappante; à quatre siècles de distance, ces deux

[6] L. Bonnemère, Histoire de Vercingétorix racontée au village, Paris 1882, p. 41.

[7] Edouard de Tocqueville, op. cit., pp. 3–4.

[8] Paul Arbrissel et Claude Chantereine, La Terre de France: appel à nos concitoyens, Lyon 1899, p. 6. L'assimilation des Allemands à des envahisseurs barbares semble avoir – malheureusement – laissé des traces dans la mémoire collective française; en témoigne ce texte publié en 1984: „Les Huns chargent au galop des convois de civils, des villages, des villes terrorisées. A Dinant, à Haybes, maisons, femmes, enfants, vieillards flambent. De 1914 jusqu'en 1918, l'ennemi occupe les Ardennes avec une méthode et une férocité dignes d'Attila": Yanny Hureaux, Troublantes Ardennes, Lyon 1984, p. 91.

batailles ont des conséquences similaires: la capitulation et la capture du souverain français (Jean le Bon, en 1356; Napoléon III en 1870); de même à deux reprises la déroute militaire entraîne la révolution parisienne (en 1356, la révolte d'Etienne Marcel; en 1871 la Commune); enfin, dans les deux cas, un traité de paix humiliant sanctionne l'effondrement militaire de la France et ampute le corps national de provinces vitales: une partie de l'Ouest, au traité de Brétigny en 1364, l'Alsace-Lorraine au traité de Francfort en 1871. Devant tant de ressemblances, il était difficile de résister à la tentation de lire les catastrophes du règne de Jean le Bon à la lumière des fléaux de 1870–71 et réciproquement. Les textes suivants, publiés entre 1871 et 1882, en témoignent.

En 1871: „Cinq siècles se sont écoulés, et la France a vu ses armées anéanties dans des désastres plus douloureux que ceux de Crécy et de Poitiers.

Pendant que l'étranger vainqueur lui arrachait ses provinces, ses propres enfants lui ont déchiré les entrailles. Elle a signé un autre traité de Brétigny qui la mutile et qui (. . .) laisse ses veines ouvertes pour des années. (. . .)

On a vu encore de belles appertises d'armes et les escadrons de Reischoffen auront dans l'histoire leur place à côté de la „bataille" du roi Jean."[9]

En 1878: „Il y a dans nos annales une époque orageuse et troublée, qui a plus d'un point de ressemblance avec la nôtre; c'est le quatorzième siècle, qui vit la France foulée par l'étranger et déchirée par des guerres intestines.

Si je voulais me livrer au jeu puéril des rapprochements ingénieux, je vous montrerais à quatre siècles d'intervalle, sous des noms différents, les mêmes épisodes, ou terribles ou honteux; les mêmes personnages, les mêmes désastres."[10]

En 1881: „L'émotion fut grande et douloureuse en France, quand on apprit ce désastre (de Poitiers). Ce fut quelque chose dont les hommes de cette génération peuvent se faire une idée en se rappelant la nouvelle de la défaite de Sedan. Là, comme en 1870, le souverain était pris, l'armée détruite, la route de Paris ouverte à l'ennemi."[11]

En 1882: „Comme en 1356, n'avons-nous pas vu une guerre insensée livrer notre pays à l'étranger? N'avons-nous pas vu le

[9] A. CAREL, La France après le traité de Brétigny, Caen 1871, p. 38.

[10] A. VAVASSEUR, Etienne Marcel et Jean Caboche: épisodes des XIVè et XVè siècles Paris, 1878, p. 3.

[11] Emile GAUTIER, Etienne Marcel, Paris 1881, pp. 55–56.

souverain fait prisonnier? Paris assiégé réclamer ses libertés communales; puis les portes livrées par trahison, le sang du peuple versé par le pouvoir souverain?"[12]

Il va enfin de soi pour les historiens et les hommes politiques qui ont vécu „l'année terrible", – sans qu'il soit besoin ici d'y insister, – que „l'histoire de la Prusse, de 1806 à 1815, est plus qu'un exemple, c'est un conseil"[13]. L'histoire considérée comme un „exemple" et un „conseil": les grands prêtres du culte de la Revanche ont intériorisé, du moins entre 1871 et 1889, ce jugement de Paul Déroulède et partagent sa volonté de tirer du passé des leçons patriotiques applicables au présent et à l'avenir: puisque notre désunion nous a été fatale face à César comme devant Moltke, il convient de recourir à l'histoire pour surmonter les défauts inhérents à notre nature gauloise; l'auteur des „Aventures d'un jeune gaulois au temps de Jules César" en est, du moins, convaincu:

„Témoin de nos malheurs récents, (. . .) et frappé par l'analogie qui existait entre la situation des peuples Gaulois devant les envahisseurs Germains et Romains et celle de la France de 1870 devant ses ennemis d'outre-Rhin, j'ai cru faire une oeuvre patriotique en mettant sous les yeux des générations nouvelles des faits propres à les éclairer et à les mettre en garde contre des dangers identiques dont l'avenir les menace."[14]

Un spécialiste de vulgarisation historique, A. Pizard, se montre encore plus catégorique: „Le Rhin et les Alpes, les Pyrénées et l'Océan ont toujours été les limites dans lesquelles a été contenu le développement régulier de la nationalité française. C'étaient les frontières naturelles de la

[12] Jules Beaujoint, Histoire de l'Hôtel de ville de Paris: grandeurs et misères du peuple depuis Etienne Marcel jusqu'à la Commune de 1871, Paris 1882, pp. 3–4. Il s'agit d'un roman historique de la même encre que „Les Mystères du peuple" d'Eugène Sue. – Sur les analogies entre Poitiers et Sedan, voir aussi: Christian Amalvi, L'image de la bataille de Poitiers de 1356 dans la littérature historique, le théâtre et la peinture en France (1815–1882), dans: La Bataille, l'armée, la gloire: actes du colloque de Clermont-Ferrand (1983), Clermont-Ferrand 1985, pp. 519–528.

[13] Paul Déroulède, préface à H. Galli, L'Allemagne en 1813, Paris 1889, p. I.

[14] F. Mahon, Les Aventures d'un jeune gaulois au temps de Jules César, Paris 1882, avant-propos. – Le 17 août 1879, à la mairie de Clermont-Ferrand, le général Borson déclare dans une conférence: „Puisse (le monument de Gergovie) porter jusqu'aux âges les plus reculés le témoignage de cette foi dans l'unité de la patrie affirmée il y a deux mille ans par les peuples de la Gaule, retrempée par nos malheurs, et qui demeure pour nous cette force: Le Patriotisme, La nation gauloise et Vercingétorix, Clermont-Ferrand 1880, p. 58.

France. A un siècle qui les a perdues, peut et doit succéder un siècle qui saura les reprendre."[15]

L'évocation de références historiques ne fournit pas seulement des „leçons" patriotiques, elle offre surtout aux tenants de la Revanche de „grandes espérances" dans la mesure où, après chaque désastre militaire, la nation un instant ébranlée s'est ressaisie derrière son chef pour „bouter" l'étranger hors de la France: pourquoi les miracles du XIV^e^ et du XV^e^ siècle opérés par Duguesclin et par Jeanne d'Arc ne se renouvelleraient-ils pas une nouvelle fois?

> „Mais après les tristes négociations de Brétigny, inévitable conséquence de tant de fautes, notre douleur sera soulagée à la vue de l'oeuvre réparatrice accomplie en peu d'années par Charles V, au moyen d'une habile et prudente administration soutenue par la vaillante épée de Duguesclin. (. . .)
>
> Cette exploration du passé ne laissera pas que d'offrir peut-être quelque enseignement pour l'intelligence du présent et quelque espérance pour l'amélioration de l'avenir. (. . .)
>
> Froissart rapporte de touchantes paroles des Rochelais en apprenant le sort que leur faisait le traité de Brétigny: „Nous avourrons les Engles des lèvres, mais li coers ne s'en mouvera ja."
>
> Metz, Strasbourg! . . . La Rochelle est revenue à la France."[16]

Cette résurrection du passé national n'est pas seulement investie d'une dimension patriotique et revancharde; elle vise aussi à instaurer une véritable „réforme intellectuelle et morale" dans la société française, à prôner une régénération politique et sociale du pays dont les contours dessinent et recoupent en fait les clivages politiques et religieux de la France contemporaine. Pour les catholiques, – alors très largement légitimistes contre-révolutionnaires et ultramontains, – la chute et la résurrection de la France à la fin de l'Empire romain et pendant la guerre de Cent ans démontrent infailliblement le poids de la divine Providence sur les destinées de la „Fille aînée de l'Église"; écoutons, par exemple, le pieux vicomte de Tocqueville disserter doctement sur ce thème:

[15] A. Pizard, Les Origines de la nation française: des Gaulois à Charlemagne, Paris 1883, pp. 297–98. – A la même époque, les pédagogues découvrent les vertus patriotiques et revanchardes de „La Chanson de Roland", – qui célèbre également une défaite française mémorable: Roncevaux, – considérée désormais comme l'Iliade de la France; voir Christian Amalvi, La Chanson de Roland et l'image de Roland dans la littérature scolaire en France de 1800 à 1914, dans: Actes du colloque de Saint-Jean-Pied-de-Port (La bataille de Roncevaux) 1978, Bulletin de la société des sciences lettres et arts de Bayonne, n° 135, 1979, pp. 71–87.

[16] Charles Giraud, Le Traité de Brétigny, dans: Revue des Deux Mondes, 1^er^ juin 1871, p. 479 et 15 Juin 1871, p. 691.

(En 451) „rien ne résistait à la fureur de ce barbare (Attila).

Son approche (. . .) épouvante les habitants de Paris (. . .) lorsqu'une jeune fille inspirée de Dieu, la vierge de Nanterre (. . .) conjure, exhorte le peuple (. . .). Sa voix prophétise que la ville sera protégée par le Dieu des armées, et sa prédiction, heureusement accomplie, lui mérite à jamais le nom de patronne de Paris.

Paris recourant à Dieu est sauvé.

En l'an 1429, les Anglais occupent nos provinces du Nord, du Centre et de l'Ouest; la capitale est en leur pouvoir, nos plus illustres guerriers ont été vaincus; cette fois encore c'est Dieu qui est invoqué et qui délivre la France par l'intervention d'une faible fille du peuple, Jeanne d'Arc, qui nous apparaît à travers l'histoire revêtue de la triple auréole de la sainteté, de l'héroïsme et du martyre chrétien.

La France recourant à Dieu est de nouveau sauvée!"[17]

Et notre vicomte transpose aussitôt les conclusions de l'histoire dans le présent: „Dieu, si nous recourons à lui, peut nous délivrer encore et faire évanouir de son souffle les phalanges ennemies comme une poussière chassée par le vent"[18]; à condition, bien entendu, que la France, que Paris cette Babylone moderne, expient leurs fautes et regagnent le droit chemin de la religion catholique et romaine:

„Paris, Paris! dresse la (Croix) dans tes forts et sur tes remparts; incline devant elle ton scepticisme, ta corruption et ta futilité.

Élève-la sur la place où tu érigeais, au moment même de l'envahissement de notre territoire par les cohortes prussiennes, la statue de Voltaire, l'ami des Prussiens, l'adulateur de leur roi, et l'insulteur de nos soldats écrasés par eux à Rosbach! (. . .)

Oh! puisse l'adversité nous retremper, la foi nous soutenir, l'héroïsme chrétien combattre et triompher pour la patrie!"[19]

Les républicains, de leur côté, tirent des mêmes événements des leçons évidemment opposées et préfèrent placer leurs espoirs dans le patriotisme et l'amour de la liberté inhérents à l'âme du peuple français depuis la Gaule de Vercingétorix:

„Puisse ce livre, écrit surtout pour la jeunesse française, élever les sentiments de nos jeunes compatriotes et leur faire comprendre que rien n'est plus beau, ni plus digne, ni plus noble, que l'amour de la patrie, et que grâce à cet amour, on peut surmonter les plus grandes difficultés, vaincre les plus terribles obstacles, et que surtout on ne doit jamais désespérer du salut d'un peuple qui, après avoir

[17] Edouard DE TOCQUEVILLE, op. cit., p. 4.
[18] Ibid., p. 4.
[19] Ibid., pp. 4–5.

subi les défaites les plus considérables, s'est toujours relevé, grâce à la noblesse de ses sentiments humanitaires, grâce à son amour du travail et de la liberté."[20]

Que reste-t-il aujourd'hui dans la mémoire collective du peuple français de cette mythologie nationale, de ce „légendaire" véhiculé par la presse, le roman historique, les manuels scolaires, le cinéma, le discours politique? Comment appréhender ce qu'une „éducation européenne" semble avoir, depuis deux décennies environ, roulé „dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts"? Malgré cette lente, fragile mais sensible évolution, la France n'entretient-elle pas encore, – précisément en partie à cause des tumultueuses relations historiques franco-allemandes, – un rapport difficile, archaïque avec le passé? Cette situation un peu particulière aujourd'hui en Europe ne constitue-t-elle pas pour elle un handicap? C'est du moins ce que semblent penser les observateurs étrangers quand ils nous tendent un miroir sans complaisance mais lucide:

„Ce qui m'a toujours frappé, note par exemple le journaliste allemand Klaus-Peter Schmid, c'est la conscience qu'ont les Français de leur histoire. Le Français me semble profondément enraciné dans son histoire (. . .). L'histoire avec un grand H est vraiment un phénomène qui lie tous les Français. (. . .) Mais cette histoire peut aussi être un fardeau dans la mesure où vous avez beaucoup de difficultés à vous débarrasser de certaines idées, de certaines notions.

Prenez l'exemple du débat politique en France souvent quelque peu „rétro". Lorsqu'on parle de „grandeur" ici, cela ne fait rire personne. Je peux vous dire qu'en Allemagne des mots comme „grandeur" ou „grand" ne sont pas des mots qui accrochent l'opinion publique. C'est dans ce sens que l'on peut employer le mot fardeau. Cependant, je trouve très bien qu'un peuple se sente enraciné dans son histoire avec des références et des traditions."[21]

[20] E. Bosc et L. Bonnemère, op. cit., p. XVI.

[21] Claude Brovelli, Vive la France quand même!, Paris 1985, interview de Klaus-Peter Schmid, p. 20. – Dans le même ouvrage, p. 56, le journaliste canadien Jean-François Lisée juge, dans des termes relativement proches, le poids de l'histoire dans la société française actuelle:

– Vous parlez du chauvinisme des Français . . .

– Disons qu'ils sont très nationalistes. Plus nationalistes que chauvins. Quand ils parlent de la France, on sent le „F" majuscule. Il est énorme. Ça me frappe beaucoup: *la Marseillaise*, l'immense drapeau tricolore que l'on place dans l'Arc de Triomphe (. . .), les bustes de Marianne dans les mairies. C'est curieux, d'ailleurs, de voir que les Français se disent choqués par le nationalisme américain qu'ils jugent criard, mais ils sont aussi nationalistes que les Américains même si ça s'exprime ici avec plus de goût, disons „de grandeur". Mais pour les Américains le défilé militaire du 14 juillet est grotesque. Je suis d'ailleurs surpris que cette manifestation soit si peu remise en question."